

Le venturier au sommet L'ascension du Ventoux sur les pas de Pétrarque

Michaël Lachance

Number 111, Fall 2006

L'Antiquité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14188ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lachance, M. (2006). Le venturier au sommet : l'ascension du Ventoux sur les pas de Pétrarque. *Moebius*, (111), 59–67.

MICHAËL LACHANCE

Le venturier au sommet

L'ASCENSION DU VENTOUX SUR LES PAS DE PÉTRARQUE

Aujourd'hui, mû par le seul désir de voir un lieu réputé pour sa hauteur, j'ai fait l'ascension d'un mont, le plus élevé de la région, nommé non sans raison Ventoux.

François Pétrarque, 26 avril 1336

Ventoux ! Par jour de vent on ne peut se tenir debout, tu es le pôle vertical de la Provence.

I

Nous voilà enfin à pied d'œuvre. Pour découvrir qu'il n'y a plus de chemin ; la pente qui s'élève ici est à l'image de notre désarroi. En ce lieu le spectacle du monde inscrit notre perte. Les cyprès en flammes donnent à voir ce qui nous brûle, les éboulis de pierre sont les ravissements de notre cœur. Néanmoins nous persistons dans les mots, nous parlons des rochers et du ciel afin que l'omis se donne à lire malgré tout.

Historiens et poètes ont tour à tour évoqué l'ascension légendaire de cette montagne. Pétrarque a vu dans le Ventoux le faite de l'existence, car en ce lieu le mystère de la vie humaine et le mystère du monde se révèlent l'un et l'autre. Une bifurcation du regard permet de contempler le monde alentour et le monde en dedans.

Nous voulons raconter l'ascension du mont Ventoux, mais nous n'avons pas d'images assez abruptes pour nous élever à une telle hauteur. Le parcours qui nous attend n'est pas tracé d'avance sur le flanc de la montagne.

Le parcours des mots nous fait découvrir le monde immédiat, comme le visage le plus profond de l'humain.

Le Ventoux, avec ses vallons et ses empierrements, serait-il le tourment d'un seul individu, ou plutôt la communauté de souffrance de l'humanité tout entière ? Nous le saurons à faire quelques pas dans la montagne. Quelques pas suffisent à noyer le point d'origine dans une plaine d'en bas. Certains nous accompagneront, certains n'en reviendront pas.

Pétrarque a voulu son ascension exemplaire. Il voulait que notre façon de parvenir au but soit adaptée à la nature de celui-ci : que les moyens s'accordent à la fin. Il ne s'agit pas de se précipiter au sommet pour y parvenir enfin tout essoufflé, encore moins de s'attarder au pied de la montagne : la vie de chacun semble constituer un parcours différent, à la mesure de son tempérament. La vie de chacun est un mystère : combien d'êtres y a-t-il dans un seul ? Lequel de ceux-là avons-nous connu ?

Il y a des enseignements magnifiques et surprenants à tirer d'un tour d'horizon, lorsque celui-ci se donne au sommet du Ventoux. La vue au sommet nous fait oublier la fatigue, mais la fatigue nous offre des visions sèches. Ce n'est pas le panorama, mais le pas à pas, lorsqu'il défie le vide, qui nous fait apercevoir des gouffres plus profonds. Contre le poids du monde qui pèse sur nous, j'ai voulu cette imprecation répétée au détour du sentier.

II

Là-haut, le grand soleil dévore le temps, tout glisse sur la blancheur et n'a prise sur rien.

Quelle lumière dans le regard permet de s'élancer par-dessus les vallées ? Quel souffle dans la voix porte notre voix dans l'immensité de l'air ?

Une articulation insensée prend part à l'élaboration du sens. À suspendre notre exigence de sens, nous laissons sourdre cette vérité muette : le monde et l'expérience que nous en faisons auraient déjà la nature d'un symbole.

La montagne sculptée par l'effort, la vallée creusée par le repos reflètent en premier lieu ce qui reste dissimulé en chacun. Parce que chacun, tout simplement, est dépassé par sa propre réalité.

Du haut de notre existence, nous apercevons en chacun de nous le trou noir qui, du dedans, nous fait tomber. Un vent nous met une fièvre opaque dans les yeux. L'œil ouvert expose le blanc humide avec la pupille au milieu.

Le vent fouette l'œil, le durcit. À cet instant, semble-t-il, nous croyons tout regarder en face. Cet œil figé, ce trou qui engouffre le visible, c'est un gouffre plus vaste que la pensée. S'il y a une pensée du gouffre, c'est une pensée qui ne se reconnaît pas comme pensée.

Nous plaçons l'esprit à part, parce que nous croyons déjouer le monde dans l'esprit. Pourquoi ne pas jouer le monde pour soi-même, ici même ? Je signe les vagues dessinées par le vent, je signe la brûlure du soleil sur le vernis violacé du portail.

Je place mon galet de Durance sur la table, il retient mes feuillets contre le vent. Sentez-vous son empreinte bienveillante, le poids qui rassemble les mots, le vent qui espace les lettres ?

Certains d'entre nous se sont laissés glisser – ou plutôt ils auront été tirés par le bas, ils auront chuté en dessous de notre humanité. Nous ne sentons pas combien, de les laisser décliner, nous perdons notre propre dignité.

III

Il y a une ivresse des hauteurs dans la béatitude, elle nous fait oublier les étapes qu'il a fallu franchir pour y parvenir. Telles les marques de flétrissement sur un fruit. La joie porte pour épines tous nos moments d'abatte-ments.

À Carpentras, sitôt sorti des catacombes, le taureau est aveuglé par le soleil, l'arène est devenue disque de sable brûlant. Comment combattre sans connaître l'ennemi ? Nous serons vaincus par un pal d'épuisement.

Du marcheur qui gravit la montagne, nous aimerions pouvoir dire que plus sa fatigue augmente plus sa vision s'élargit. En fait, il sait maintenant ce qu'il ne voit pas, combien cela lui serait précieux de le voir, – il sait ce qu'il ne voit pas mieux qu'il sait ce qu'il voit lorsqu'il voit. Il y a un âge où le savoir de l'un vient compléter le non-savoir de l'autre.

Pour se donner du courage, le marcheur se raconte sa propre histoire. Il y a une bouffée d'air dans le récit d'ascension.

Le marcheur s'étonne d'avoir été si longtemps retenu dans les bas-fonds : est-ce un refus de s'élever dans l'ordre moral, une crainte de s'abandonner au sublime ? Longtemps il a refusé le monde, dans un déni du temps qui passe et de la vie qui s'éteint. Aujourd'hui, il lui faut reconnaître dans la montagne, avec ses flancs brûlés, ses gouffres béants et ses nappes souterraines, reconnaître en celle-ci la souveraineté de l'instant présent.

La réticence à l'effort se dissipe lorsque le sol sous ses pieds prend la consistance d'une métaphore. Alors il consent à l'élévation.

La montagne ne sera jamais qu'un relief dans l'esprit. Voilà qu'aussitôt la pensée se découvre soumise à une pesanteur !

Le pas sur le sentier de montagne se double d'un pas sur un chemin caché. Le chemin du haut est-il le chemin du dedans ? Nos pensées nous acheminent au dehors de l'esprit. Alors l'ascension devient facile, malgré la soif et les fatigues.

On s'émerveille avec Pétrarque de tout « ce que l'âme peut réaliser en un clin d'œil et sans bouger quoi que ce soit, en laissant agir sa nature immortelle ». Ainsi, par ce mouvement de l'âme, sommes-nous immédiatement transportés au sommet, car celui-ci, simultanément, touche à tous les lieux, dans la révélation que toutes choses sont âme et se touchent dans une Âme du monde.

Chaque pensée illumine tout l'esprit, chaque émoi est frisson du cœur.

Nous avons en nous un sentiment de vivre qui s'étend comme un lac souterrain. C'est un grand corps liquide, affectif et psychique, déposé dans une nuit de pierre. Un miroir intouché qui dort sous des voûtes cristallines. Parfois il reste scellé dans ses impasses – un enfer froid. Alors il croupit et aussi se dessèche. Parfois il s'abandonne aux tourbillons d'une souffrance.

Puis le miracle s'accomplit par ruissellements joyeux, par écoulements souverains, notre sentiment de vivre touche au sentiment d'autrui. Car un tel sentiment sera toujours une main tendue.

Cette étendue sensible, parfois somnolente, souvent tourbillonnante, repose et s'achemine dans les profondeurs de la montagne. Elle ouvre des passages, relance une circulation souterraine. Un tel sentiment fore l'opacité du monde, laisse en celui-ci des nerfs lumineux dans lesquels nous saurons nous acheminer et, s'il le faut, échapper à nous-mêmes.

Ayant gravi les pentes arides et cérusées du Ventoux, nous accédons à la demeure altière des vents, au domaine altéré du souffle. La montagne n'est plus que décombres

pierreux. Parvenu à la cime de son désert minéral, le voyageur reconsidère ses attachements à la chair. En ce lieu souverain il n'est plus que squelette dans l'esprit. Alors le voyageur fait appel à la terre, il se veut irrigué par les fleuves et rivières, il se veut mû par le Désir.

IV

Pétrarque est parvenu au sommet par le versant Nord. De là, portant ses regards vers le Sud, il contemple les dix dernières années de sa vie, depuis Bologne jusqu'en Avignon. Il se remémore aussi ses études à Carpentras.

Lorsque la vue a été gagnée de si haute lutte, nous avons tendance à confondre la durée et la distance. Les kilomètres qui s'étendent sous nos yeux nous paraissent des années.

Une vaste plaine se déploie sous ses yeux, elle est pour lui l'étalement obscène d'une lâcheté devant la vie. Pétrarque aperçoit dès ce moment à quel point il regrette l'avidité, sinon l'ambiguïté qui le ronge encore. Désorienté et confus, il ne veut pas continuer dans cette disposition. Lorsque le soir descend et l'ombre de la montagne s'allonge, l'esprit ne requiert pas d'éclat et se contente de ses lueurs. Ainsi Pétrarque échappe à l'angle obtus de l'instant. Est-ce bien l'avenir qui surgit des vallées embrumées ? Le passé et l'avenir dessinent des filets d'argent, tel le Rhone se perd dans la mer.

Le sommet écarquille l'œil. L'ascension de la montagne aligne des mouvements corporels qui n'ont de cesse d'être récapitulés dans l'esprit. Nous savons que les complicités du corps n'ont de cesse d'être prolongées dans l'esprit. Nous savons aussi comment les débats de la philosophie trouvent tôt ou tard écho dans le corps. Voilà comment nous venons habiter le jour. Et qu'il nous ravit le cœur.

Pétrarque se saisit du livre qu'il porte sur lui, *Les confessions* d'Augustin, pour en lire une page au hasard. Confiant qu'en cette altitude les mots se dilateront, se

mobiliseront : une adéquation des symboles ne manquera pas de se faire sentir pleinement.

L'œil cherche l'éblouissement, faisant de celui-ci une dissolution dans laquelle nous retrouvons l'indéterminé. Le monde ferait ainsi converger toutes ses lumières en un point, afin qu'en ce point ses lumières lui reviennent et le révèlent à lui-même. Il n'y a pas d'autre perfection de l'Être.

La consistance est le produit de coïncidences. Afin qu'elle soit aperçue, afin qu'elle soit déposée dans ses matières.

Vues du sommet, les collines du Dauphiné, du Comtat venaissin et du Gard se jettent sur nous comme des vagues pétrifiées. Vagues d'ombres et de lumières subitement figées. Je vois d'ici une arborescence de filets d'argent, je vois qu'ici quelque chose chemine depuis longtemps et cherche à s'élever depuis toujours, dont l'exploit d'ici n'est qu'une part infime.

Nous sommes des ombres jetées sur le monde. Tandis que le monde n'est que reflet lumineux dans l'esprit. Nous ne sommes qu'ombres jetées sur ce reflet. Ombres lumineuses jetées sur un reflet ombreux.

V

Tout au long de la montée nous avons les yeux rivés sur la pente, elle est rocailleuse et sèche. Le retour reprend le même chemin, la pierre peut rouler. La cheville mal assurée, celui qui redescend a l'eau du ciel dans les yeux. La blancheur du Ventoux n'est qu'une écume dans l'océan renversé.

Ainsi je descends du ciel – j'ai quitté les éboulis, je reviens dans le silence des esprits réconciliés.

Pétrarque ne dit plus un mot, car maintenant il sait que tout repose dans l'invisible. C'était une promesse, c'est devenu une grâce. Ici même Pétrarque aura posé le pied sur la pierraille, soucieux de ne pas provoquer d'éboulements. Les paroles ne sont guère que des secousses de l'air, des secousses qui détournent les choses avec sévérité, et redonnent à la montagne son éclat cérébral. Aujourd'hui encore Pétrarque trouverait ici un tournant de sa vie. Il admirerait encore les puits insondables et aussi l'étendue sans limite, si la tentation du sublime n'avait pas déjà eu raison de lui.

Le monde sert pour leçon qu'il n'est qu'un théâtre de l'âme. Il ne serait pas diminué en l'âme rugissante. Cette leçon s'adresse à chacun de nous.

Nous saurons dorénavant que, lorsque nous parlons des vallonnements du corps, du soleil de la raison, du ciel des passions, ce ne sont pas seulement des métaphores.

Les images sont dans l'œil, ainsi les pensées sont dans l'esprit, dans la plus grande immédiateté. Il n'y a que le cœur qui persiste à toujours différer ses émois et cela précisément pour que nous sachions que l'œil ouvert, l'esprit alerte, ne sont que la table mise.

Lorsque nous prenons la résolution de gravir une montagne, il s'agit déjà d'une montagne unique, qui n'est là que pour nous, qui est déjà une image personnelle de notre vie. Sans la résolution de vivre, elle restera assurément insurmontable.

Devant une source, le promeneur ne voit que sa soif et pourtant elle est le secret le plus limpide du Ventoux.

La source du plateau du Comtat, au pied d'un torrent de cailloux, est le secret le plus limpide du Ventoux. Le promeneur reconnaît sa soif, son monde éclaboussé par le désir. Elle nous invite à nous ressourcer dans une générosité des profondeurs, afin que notre sentiment de vivre ne soit pas perdu en quelque fossé, exilé en quelque courant

de fatigue, adossé à quelque impasse de pierre. Elle nous invite à ouvrir notre sentiment sur celui des autres, dans leur abandon et ruissellements. Car un tel sentiment peut recueillir et redonner.

Ne pas les laisser nous quitter, les recueillir dans notre cœur.

L'esprit ne nous quitte pas, c'est un piétinement sec à notre côté. Le promeneur, parvenu au sommet, est encore tenaillé de doutes et de remords, d'incertitudes et de vanités. Soudain il se retourne, selon le souhait d'Arnold Geulincx : il n'ira plus à contre-courant de ce qu'il est, il n'ira plus à contre-courant d'un déferlement du monde.

Pour une part penser c'est imaginer ce que d'autres vont penser. La hauteur à laquelle prétend la pensée compte peu lorsqu'elle ne peut taire les bruits du monde.

Nous saurons entendre l'émoi du cœur, ses chambres secrètes et ses eaux dormantes. Nous saurons le parcourir en sa hauteur en de multiples tracés.

Nous saurons entendre une rumeur profonde : une communauté de souffrance, le sentiment de vivre partagé.

L'ascension du Ventoux, sur les pas de Pétrarque : une élévation du cœur.